

ALESSANDRO  
PIPERNO

Avec les pires  
intentions



LIANA LEVI



*piccolo*

Alessandro Piperno

# Avec les pires intentions

*Traduit de l'italien  
par Fanchita Gonzalez Battle*

Traduit avec le concours  
du Centre national du livre

LIANA LEVI  *piccolo*

## PREMIÈRE PARTIE

*Comment ont vécu les Sonnino*



## Le Grand siècle de Bepy

Plusieurs heures après avoir encaissé le diagnostic de tumeur à la vessie, Bepy sentit qu'il n'avait aucune échappatoire lorsqu'il sélectionna parmi le nombre infini de questions glaçantes: *Est-ce que je pourrai encore baiser ou est-ce que c'est foutu ?*

Quoiqu'un tel dilemme puisse apparaître comme une inversion pathologique des priorités, le spectre de sa virilité compromise se révéla pour lui, dans cette situation extrême, plus effrayant que l'horreur du néant: sans doute parce que, dans son imaginaire, impuissance et mort coïncidaient, même si la seconde était préférable à la première, ne serait-ce que par le réconfort de l'absence éternelle... Ou alors le saut dans l'obscurité qui avait conduit cet homme prospère à la faillite avait été trop foudroyant pour ne pas entamer l'intégralité de ses émotions.

Mais pourquoi empêcher le funambule du sexe adultère – partisan de la déportation des homosexuels de la moitié du monde dans une île « pour eux tout seuls » – de s'exprimer pleinement ?

Pour la dernière fois, sa bite mûre et hyper-compétitive était prête à briller de l'éclat d'une

ancienne flamme : Giorgia Di Porto, modiste, et maîtresse semi-clandestine au temps des vaches grasses, allait déchirer l'obscurité des dernières années de Bepy Sonnino.

Tout était tombé à l'eau entre eux le jour où Ada, épouse lunaire de Bepy, à la peau couleur dragée, avait trouvé la modiste de dix-sept ans – aussi espiègle et hautaine que la Catherine Spaak du *Fanfaron* – en train d'uriner sur les moustaches de son conjoint, qui buvait l'ammoniaque dorée avec la gloutonnerie d'un bébé. Le reste est inévitable coup de théâtre : le cri d'horreur d'Ada, l'ordre de renvoyer la petite pute, et l'achat compensatoire d'un collier de corail de Buccellati qui avait consacré la fin de cette relation dissolue.

Seize ans plus tard.

Bepy, qui entre dans une *boutique*\* élégante pour y acheter l'énième cadeau destiné à son énième protégée, voit la version avachie de Giorgia se diriger vers lui en qualité de première vendeuse et sent monter de son ventre la bouffée reconnaissable entre toutes qui a fait de lui un homme il y a presque cinquante ans.

Et s'il est vrai que cet orange panaché de rouge, de teinture et de vernis est une superbe allégorie de l'automne, s'il est vrai qu'on dirait qu'elle a usé ses vingt dernières années à essayer de ressembler de plus en plus à la caricature d'elle-même, et que la minijupe de cuir et le body léopard ne sont pas les ingrédients les plus indiqués pour une grande fille qui a dépassé d'au moins un lustre la trentaine, quand elle s'écrie : « Monsieur Sonnino?... » (et

avec quel ton respectueux! quelle mansuétude dénuée d'ironie!) il ne peut pas lui résister.

Giorgia lui sauve la vie.

C'est ce qu'il aime à penser en l'invitant pour une promenade. Et tandis que sa main court cacher la maille filée sur la manche de son cachemire et que son cœur déborde de lave incandescente, Bepy prie le ciel qu'elle ne lui demande pas de l'emmener en voiture, ce serait sordide dans son utilitaire actuelle. Et c'est à cet instant – confronté à son indigence irréfutable – que Bepy Sonnino comprend qu'il a trahi la maxime qui a dirigé sa vie dans les bons et les mauvais jours. *Mieux vaut puer la merde que la pauvreté!* n'a-t-il cessé de se répéter chaque jour depuis cinquante ans, de façon obsessionnelle.

La constatation de sa négligence l'entraîne à exhumer spontanément du cadastre de sa mémoire un des derniers week-ends passés avec Giorgia : quel délice de filer le long de la plage du Forte dans sa Jaguar bleue pain de sucre, avec son tableau de bord en ronce blond miel, en exhibant une maîtresse adolescente devant la foule de ses contemporains verts de jalousie!

Existe-t-il privilège plus viril que provoquer l'envie du monde?

C'est au nom de cette envie, en signant des chèques en bois, en défiant la férocité des directeurs de banques, en demandant à ses fils et ses belles-filles des prêts impossibles à rembourser, mais surtout en se fiant à sa réputation d'homme inaccessible sculptée dans l'idéal de Giò (c'est ainsi qu'il l'appelle, avec le « o » ouvert,

exactement comme autrefois), une Giò vieillie et incroyablement immature, que Bepy lui fait une cour redoutable et obtient sa capitulation, un soir, gagnant ainsi son dernier pari libertin. Mais juste à ce moment-là, par une de ces répétitions qui scandent la vie de cet homme, toujours entre malheur et parodie, son mal se déclare. Et la seule question que Bepy est capable de se poser, absorbé par les courbes impatientes du corps pseudo-affriolant de Giò, est s'il pourra encore la sauter en toute tranquillité après l'intervention éventuelle.

Si personne n'avait blâmé le naturel avec lequel Bepy et Ada Sonnino avaient assimilé le traumatisme de la naissance d'un albinos comme mon père et d'un cinglé comme mon oncle, tous avaient exigé de ces imbattables dans l'art de la sous-estimation une adaptation rapide au krach financier qui, outre qu'il les réduisait à la misère, avait miné le fondement de leur lien extrêmement solide.

Et en effet, tous deux s'en étaient finalement tirés en alternant – dans leur ménage sénile – sourires méthodiques de rancœur et prises de bec qui avaient littéralement fait époque. Comme par exemple le jour où en rentrant chez lui précipitamment Bepy avait annoncé, au comble de l'indignation, qu'il avait vu dans la file d'attente à la caisse d'un supermarché le rabbin Perugia tenant deux énormes boîtes multicolores de panettone.

« Où est-il écrit qu'un rabbin ne peut pas acheter de panettone ? »



- Un rabbin doit donner l'exemple...
- Ça ne t'a pas effleuré que ça pouvait être un panettone casher?
- Ada, je parle sérieusement...
- Trouve-moi une règle – une seule! – qui interdit à un juif d'acheter un panettone.
- Et pourquoi pas une crèche alors? Il est écrit quelque part qu'un juif ne peut pas faire la crèche?
- Qu'est-ce qui te prouve qu'il voulait le manger?
- Tu crois qu'il l'a acheté comme décoration? »

(Il est à remarquer que les Sonnino privilégiaient de façon typiquement juive la dimension interrogative, opposée à l'affirmative typiquement chrétienne.)

Ou encore le jour où après le coup de téléphone d'un préposé du cimetière qui nous informait – avant de répandre la nouvelle auprès des organes de presse et de provoquer le rabâchage d'indignation habituel – qu'un voyou, non content de profaner le caveau de famille en le barbouillant de croix gammées, avait soustrait la dépouille minéralisée de mon arrière-grand-père, ce qui restait du vénérable avocat et mélomane Graziaddio Sonnino :

- « Pauvre papa!
- Voilà dix ans que tu n'es pas allé le voir...
- Alors je devrais me réjouir qu'on le vole?
- Qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse? Il est mort. » Sans oublier les moments où Bepy se laissait aller à des panégyriques rêveurs des grands artistes de notre siècle : la passion pour l'art contemporain

qui frisait chez lui l'idolâtrie réussissait à briser temporairement les chaînes de son scepticisme, mais semblait le faire tomber dans une syncope de sensualité incompatible avec une attitude compassée qui n'était que trop célèbre.

« Dis-moi, Ada... Si le grand Picasso devait apparaître à cet instant précis... Qu'est-ce que tu lui dirais ? demandait-il en transe.

– Eh bien, je lui demanderais probablement un prêt ! »

Je dois avouer que ma dispute préférée (sans doute parce que j'ai l'honneur d'y interpréter le rôle du témoin de neuf ans abasourdi) est celle où Ada et Bepy trouvent en rentrant chez eux la toute jeune et avenante femme de chambre ukrainienne les cheveux trempés, vêtue du peignoir de grand-mère.

« On peut savoir ce que tu es en train de faire, bon sang ? »

– Mais madame, c'est vous qui m'avez ordonné de faire tout ce qu'on fait d'habitude dans une salle de bains.

– Tu te moques de moi ? Je voulais dire que tu dois la nettoyer... »

C'est là que Bepy, poussé par une forme pédante de galanterie, se sent le devoir d'intervenir :

« Ada, nous devons accorder à la petite que ton expression donnait lieu à quelque ambiguïté ! »

On peut se demander si un tel flot de cynisme, avec lequel l'un anéantissait tour à tour les passions de l'autre, n'était pas un moyen de remettre à plus tard le sujet grave qu'ils n'avaient pas eu le courage

d'affronter en un demi-siècle de mariage consacré à l'infidélité réciproque et au gaspillage méticuleux de leur argent.

Comme toute allusion était interdite, le rideau tombait sur ce grand drame en cours avant même qu'il ne se déroule sur scène, comme si le monde entier était anesthésié par l'élixir de talc et d'eau de toilette au citron vert dont Bepy s'arrosait l'aine après ses douches matinales. Dans cette famille absurde on avait banni jusqu'à la vague terreur de l'Impondérable, avec toutefois quelques licences rituelles : les angoisses qui torturaient Bepy au cœur de la nuit, dans l'attente du coup de téléphone d'un service public qui lui annoncerait un accident de voiture où un de ses fils avait trouvé la mort, nouvelle qui transformerait d'un coup les hauts et les bas de la vie exemplaire de Bepy Sonnino & famille en ténèbres de souffrance inexprimables. Mais cela au moins leur a été épargné.

Et il fallait les comprendre !

Après une adolescence confortable, ces juifs de la Rome comme il faut, une fois absorbée la dose de frustration érotique que constituaient finalement les lois antisémites de 38, avaient été littéralement contaminés par l'épidémie d'allégresse de l'après-guerre et avaient remplacé – avec quel sens de l'improvisation ! – la terreur de Benito Mussolini et Adolf Hitler par la vénération mimétique pour Clark Gable et Liz Taylor. Comme si l'épouvantable couple clownesque de dictateurs fascistes n'avait jamais existé, comme si dans le cœur de tous les Bepy italiens il avait été enterré avec les carcasses indifférenciées des centaines de parents déportés :

la nuée de cousins, beaux-frères, sœurs, beaux-parents et neveux dont les restes allaient pouvoir remplir désormais deux sacs poubelles, dont il était strictement interdit de parler et dont la fin était une honte cachée. Rayés de la mémoire de leurs familles survivantes avant même que de la surface de la terre; comme si leurs guenilles et leur maigre infernales, leur mort sans identité, rapportées en détail par ces horribles photos noir et blanc, étaient inadaptées à l'argenterie étincelante et à la gaîté étourdissante des cocktails de ces années fantastiques. Ou comme si cette folie de cruauté diabolique qui s'était abattue sur les Naufragés autorisait chez les Rescapés un anticonformisme désinvolte. Était-ce la raison, et la seule, pour laquelle tout individu dans le milieu de Bepy et Ada se sentait le droit de violer les principes bourgeois, de faire des avances sexuelles à la femme de son meilleur ami ou à la fille mineure de son collègue le plus cher?

À l'évidence, l'enfer avait aboli l'interdit. Si ce refoulement collectif n'avait pas existé, comment aurait fait grand-mère Ada – dont les nazis avaient anéanti les deux jeunes cousines et une douzaine d'autres parents par alliance (même si en famille on préférerait par délicatesse employer l'euphémisme « emmené ») – pour assister avec autant d'émotion au dessèchement de ses hortensias à la fin de chaque été?

Rien d'étonnant, au fond: Bepy et Ada se sentaient créditeurs. Voilà tout. D'ordinaire, ceux qui ont risqué leur peau développent après le traumatisme une circonspection déguisée en cauchemar

nocturne ou en pressentiment diurne. Les Sonnino, eux, s'étaient attribué une immunité plénière spéciale, soutenue à la fois par la conviction que celui qui a eu le courage de traverser une catastrophe aussi énorme est outillé pour surmonter les suivantes, forcément mineures, et par la conscience du droit à la réparation, garanti par n'importe quelle religion monothéiste et par toute jurisprudence libérale (si manifestement en contradiction avec les lois du destin des hommes). L'Histoire allait leur montrer qu'il vaut mieux être traqués par les nazis à vingt-cinq ans avec l'espoir de s'en sortir plutôt que se retrouver sans un sou à soixante face à la désapprobation générale, au sein d'une démocratie occidentale cruellement indifférente.

Frivolité, sarcasme, effronterie, tendance au sophisme, aux faux-fuyants et au dépassement de crédit, imprudence, incapacité d'évaluer l'effet de ses actes, prodigalité, obsession sexuelle, désintérêt pour le point de vue d'autrui, réticence à reconnaître ses torts, force de caractère affichée qui n'est que faiblesse, et surtout une variété particulière d'optimisme qui confine à l'irresponsabilité : ce n'est là qu'une dose infime du mélange avec lequel ils ont l'habitude de vous flouer et vous mettent le dos au mur, le microbe avec lequel ils intoxiquent votre organisme, mais aussi la cocaïne avec laquelle ils vous font planer. Et si seulement, de mon côté, j'avais trouvé le courage de les mettre devant leurs responsabilités, si seulement j'avais eu l'impertinence (dont j'étais tellement dépourvu à l'aube de ma puberté) de les sommer : « Je vous en

prie, je vous en conjure, vous ne pensez pas qu'il est temps de reconnaître vos torts ? Et de regarder la réalité en face ? » je suis sûr qu'ils m'auraient regardé avec mépris pour me casser aussitôt après avec une plaisanterie philosophique du genre : « Le jeune monsieur est prié de donner une définition de *réalité* ! »

N'était-ce pas précisément grâce à ce relativisme totalisant que Bepy avait réussi à persuader, presque trente ans plus tôt, ce caprice de la nature qu'était mon père de considérer sa condition d'albinos comme une occasion unique de se distinguer ? comme la marque de sa future personnalité ?

Le succès imprévisible de l'éducation de Bepy sur mon père – que personne ne devait lui reconnaître par la suite – provenait du renversement délibéré de tout modèle pédagogique : Bepy avait choisi de magnifier les différences et les fausses notes chez son petit premier-né phosphorescent. Et à force de lui répéter : « Tu es unique, ex-tra-ordi-nai-re, tu as des cheveux de martien et une peau d'ours polaire... » il avait assisté, non sans orgueil, à la transformation de cet organisme si précocement déformé en un être solide. On peut dire que le coup de génie de Bepy a consisté à détourner l'attention du petit Luca de l'excentricité de son aspect ridicule en la dirigeant vers la perfection formelle : pas question d'avoir de la poussière sur ses chaussures, de déranger le pli de son pantalon, de barrer le chemin à une dame, de se laisser vaincre dialectiquement ou de faire mauvaise figure en athlétisme. Car le plus important est de retenir que rien ne l'est assez pour mériter la participation

de nos émotions ou pour entamer notre bien-être matériel. Il faut donc parler, parler sans cesse, ne pas se taire pour écouter, ne pas écouter afin de ne pas se taire, acquérir le don du dernier mot, de la repartie inoubliable.

La mémoire m'a sans doute joué un tour en transformant Bepy en un guide de bonne conduite pour vivre au maximum avec le minimum d'effort.

Prenons l'exemple du jour où grand-père, pendant des vacances au Cristallo de Cortina, après un petit déjeuner somptueux dans sa chambre – avec toute l'éblouissante quincaillerie hôtelière à laquelle il ne sait pas renoncer – nous enferme dans les toilettes, mon frère Lorenzo et moi, pas encore adolescents, pour nous faire déféquer et où, irrité par nos protestations (« Mais si ça ne vient pas? ») il nous gronde : « Je m'en fiche.

– S'il te plaît, grand-père, ouvre la porte.

– Je vous interdis de tirer la chasse, je veux voir !  
C'est une question d'ordre mental ! »

Eh bien, il nous montre seulement qu'une certaine rigueur militaire est le meilleur remède contre les simagrées puériles de notre génération et de notre époque.

Bepy est fou, excessif, mais c'est aussi un as dans l'art de la raillerie et de la dissimulation. Une créature forgée par vingt ans de fascisme adoucie par une overdose de causticité et d'humour républicain, une vivante contradiction à laquelle on peut tout reprocher, sauf de n'avoir pas été rigoureusement fidèle à elle-même.

Tout comme des siècles plus tôt, lorsque Teo, son fils cadet, à dix-huit ans à peine, avait décidé

de faire un petit boulot d'été pour se payer une psychothérapeute jungienne qui puisse l'aider à considérer son désir d'émigrer en Israël non plus comme une manifestation de haine œdipienne ou antipatriotique, mais comme une aspiration « adulte » (ce qualificatif émouvait les Sonnino aux larmes) à imprimer un tournant à son existence... Même à cette occasion, pour s'opposer à son fils, Bepy avait eu recours à son cynisme hors pair :

« À quoi bon une analyse ? Tu n'en as pas marre de ces conneries ? À moins que tu n'aies trouvé un moyen institutionnel de raconter tes baisés à une dame. Auquel cas tu aurais mon approbation.

– Arrête, s'il te plaît, laisse-moi tranquille...

– Je suis sérieux. En Israël il fait une chaleur d'enfer. Il n'y a pas d'eau. Giordi Spizzichino me disait que les stations de dessalement tombent en panne tous les trois jours en moyenne. Tu ne peux pas te doucher tous les soirs. Et tu sais bien que ces juifs font une cuisine épouvantable. Tu sais que Rachele Loewenthal a une dysenterie chronique depuis qu'elle vit à Haïfa ? »

Je vous présente Bepy : une canaille dont l'empirisme involontaire s'exprimait toujours dans les cas personnels. Il tirait de son chapeau toute une bande d'amis et de parents – tous avec des noms improbables – qui avaient fait, eu, risqué, essayé ce que toi, petit garçon naïf, tu étais sur le point d'expérimenter, dépourvu de cette bouée affective sublime que tous les parents appellent l'expérience, et dépassé par ton sentimentalisme.

« J'ai dé-dé-dé-ci-ci-cidé, a bégayé Teo comme s'il voulait mitrailler son père de syllabes.



– Mais non tu n’as pas *dé-dé-dé-cidé*, a répondu Bepy en le singeant impunément. On ne décide pas comme ça. On réfléchit, et on décide ensuite. Tu sais ce qu’il te faut, mon petit ?

– Beepyyy... Je t’en priiiiie... ne le dis paaaas...

– Une partie de tennis, une friction à l’eau de Cologne et, pour terminer, une bonne baise...

– Inutile, papa!... Je t’ai dit que... s’entêtait Teo d’une voix sifflante qui tremblait, parce qu’il n’était pas habitué à contredire son père et ne savait pas parler sérieusement, bien qu’il ait étudié toute sa vie pour apprendre à faire soit l’un soit l’autre.

– Au Cercle, cette année, il y a un tas de délicieuses nouvelles inscrites: ça tombe bien. Si tu te calmes, si tu fais un brin de toilette, si tu t’habilles bien, et surtout si tu écoutes papa, je t’assure que pour ce soir...

– Arrête, Bepy... Pour toi, il n’existe donc pas *autre chose*?

– Non seulement il n’existe pas *autre chose*, mais je me méfie de tous ces *fermés*<sup>1</sup> frustrés qui vantent les merveilles de l’*autre chose*...

– Il se trouve qu’en ce moment précis de ma vie il n’y a strictement que cet *autre chose* qui m’intéresse...

– Il se trouve que je m’en fous. Tu ne partiras pas! Donne-moi au moins une raison, nom de Dieu! s’exclame le vieux, furieux, en constatant l’inefficacité de ses arguments. Tu le sais, Teo, je suis horriblement raisonnable. J’ai besoin d’un

---

1. En argot judéo-romain, terme de dérision s’appliquant aux non-juifs par allusion au fait qu’ils ne sont pas circoncis.

pourquoi. Si tu me donnes ce putain de pourquoi, tu peux même aller en Australie si ça te chante. Ou sur la Lune avec Armstrong. »

Mauvaise question. Interrogation rhétorique. La réponse est là, sous nos yeux : dans la chemise bleue ouverte sur la forêt frisée de la poitrine de Bepy, dans l'insolence de ses biceps, dans la splendeur aquatique de son sourire, dans cette peau qui sent le café grillé et le chlore, dans son assurance inoxydable, dans le pansexualisme naïf qui le travaille, dans ce corps qui ne cesse de crier : « J'ai réussi. Je connais la recette de la vie... » En effet, pourquoi chercher ailleurs ? La réponse est facile. C'est lui la réponse que nous cherchons. Lui, le Père, et Luca, son émissaire masqué, son *bekhor*<sup>1</sup>. Le voilà, grand-père, ton putain de pourquoi.

Sans oublier pour autant que cette démonstration brutale d'insensibilité est avant tout stratégique : c'est le mécanisme d'autojustification que tout père pris en flagrant délit de mauvaise foi met en route pour se défendre de la corvée que certains charlatans illustres appellent le sentiment de culpabilité ; c'est le moyen expéditif d'éluder une dure vérité : qui d'autre que lui, le Père, par son machisme et son extraordinaire réussite, encore que celle-ci soit temporaire, est responsable du malheur et de l'inadaptation de son fils cadet ? Qui, à la fin des années cinquante, a transformé ce morveux souriant, toujours à la recherche de disques introuvables d'Eddie Cochran ou de Jerry

---

1. En hébreu, premier enfant mâle.

Lee Lewis en un grand dadaïste blême, incapable de se trouver autrement que dans le sentiment religieux et le désir de s'enfuir en Israël ?

(Mais n'est-ce pas là une autre façon de s'empêtrer dans la boue la plus vaseuse du xx<sup>e</sup> siècle ? Vous n'en avez pas assez des fautes des pères ? Ou de la colère des fils, sans parler de leurs repentirs tardifs ? Vous n'êtes pas saturés de conflits de générations ? Lui, Bepy, ne se sent responsable de rien. Il ne veut pas d'histoires. Après tout, la vie est simple. *Les nazis voulaient me tuer pour des raisons que je ne connais toujours pas. Je m'en suis tiré. Et suffisamment jeune pour recommencer au début. Ne me demandez ni comment ni pourquoi. Je ne suis pas un type qui a des réponses toutes prêtes. Je crierai mon bonheur. Je sanctifierai ma bonne foi. Je gratifierai matériellement ma progéniture. Ensuite ce sera son tour.*)

Mais on ne peut pas dire que ce cynisme permet à Bepy de soulager sa conscience à peu de frais. Au contraire. C'est une opération coûteuse pour un esprit si naturellement enclin à la subtilité indulgente. Il a simplement choisi son camp : vive la simplification, vive l'aridité sentimentale. (Trouvez-moi quelqu'un qui résiste au charme de ses propres slogans, qui ne tombe pas furieusement amoureux de sa vision du monde.) Bepy est né pour simplifier. Il ne comprend pas – et il n'y parviendra pas, même à la fin – que la légèreté est parfois l'antichambre de l'indifférence. Et l'indifférence, à son tour, le viatique pour le désastre.

Par ailleurs, à la fin, pour les époux Sonnino immoralistes et jouisseurs – avec toute leur légèreté et toute cette rhétorique pourrie de la

légèreté – la vie se révèle une mauvaise affaire. Mais sans qu'ils lui donnent la satisfaction d'un honnête repentir.

Car les Sonnino – il est bon de ne pas l'oublier – sont allergiques à l'intériorité.

C'est le docteur Limentani – chirurgien de l'Hôpital israélite, cousin de Bepy au deuxième degré ainsi que son partenaire au tennis dans les doubles du dimanche matin aux Canottieri Lazio – qui l'a mis le premier en garde et a entraîné ses proches à le persuader en chœur que l'essentiel est de sauver sa peau. Et comme on sait, le tact est une denrée rare chez les Sonnino :

« L'opération est indispensable, nous avons peut-être pris les choses à temps...

– Des risques ?

– Le risque est total !

– Mais non, allons... Tu sais ce que je veux dire... L'impuissance ?

– Seigneur, Bepy, c'est la chose la plus grave qui te soit arrivée.

– Je t'ai demandé s'il y a un risque.

– Et je t'ai répondu que oui. Il y a mille risques...

– Alors non !

– Arrête, Giuseppe, cette fois ça n'est pas une plaisanterie...

– Non.

– Tu comprends que c'est une folie ? Un suicide ?... Les choses changent, il faut seulement... Et puis ça n'est pas du tout certain que...

– Non !

– Tu penses toujours avec ta queue ! »

Bepy choisit de mourir : sa silhouette fond lentement, ses muscles se liquéfient comme une glace au soleil. Giorgia disparaît dans le magma d'un désir insatiable, pendant qu'Ada recommence pour l'énième fois à s'occuper de lui.

Désormais, Bepy n'est même plus l'ombre du macho vieilli qui me demandait (à moi, son petit-fils de douze ans) de lui montrer mes organes génitaux pour qu'il en vérifie l'aptitude à de futures batailles érotiques. Sa figure presque entièrement recouverte d'une barbe hirsute et ses yeux allumés par la morphine lui confèrent une aura ascétique manifestement en contradiction avec sa nature et son histoire. En effet, le visage de Bepy, à quelques longueurs de la mort, est une superbe contrefaçon du mysticisme. Pour Bepy, c'est comme si le monde extérieur tendait à l'uniformité progressive. En nous percevant raréfiés et interchangeable, c'est comme s'il creusait sa tombe en lui : il n'a jamais été aussi renfermé, le regard vitreux qu'il nous adresse ne paraît pas déformé par les préjugés. Pour lui, désormais, ma grand-mère, ma mère, mon père, la dame philippine qui le soigne, jusqu'à ses visions apocalyptiques, tout comme cette boule noire qui va bientôt le phagocyter, sont une seule et même chose, des émissaires du chaos laiteux en quoi s'est transformé le monde.

Il gît dans la chambre de son domicile hypothéqué du quartier des Parioli (où il a déménagé après la faillite et la brève parenthèse américaine) qui conserve un semblant de distinction à peine entamé par un drap élimé ou une tasse ébréchée, tout aussi exaspérants pour ma grand-mère que

l'extinction inexorable de son mari. Du fond de son lit, réfractaire à l'idée de n'avoir pas d'issue, même si sa chambre ressemble à une pharmacie, bourrée comme elle est de boîtes de médicaments (de l'aspirine inoffensive aux analgésiques les plus lourds), il ne fait que répéter des phrases telles que : « Demain, si je me sens mieux... » sans se soucier de les terminer. Ou bien il fixe d'un air songeur les fesses michelangelesques de ma nounou cap-verdienne pour se laisser aller à des commentaires rêveurs : « Alors c'est ça le paradis. » Ou encore, s'adressant à sa femme, indifférent à notre présence, ou peut-être excité par elle : « Dis-le que tu n'as jamais joui avec personne comme avec ton Bepy... » Même si Giorgia reste la seule véritable protagoniste de son délire, avec une référence particulière à cette inoubliable « pipe de 1979 ». La pipe d'une adolescente amoureuse à un homme de cinquante ans qui va connaître la honte de la faillite et de l'exil.

C'est curieux : l'obscénité n'a jamais été son fort. Le sexe, oui, mais l'obscénité, jamais. À présent, au contraire – peut-être parce que son cerveau est incapable d'abriter l'idée de sa non-existence imminente, ou d'intégrer une notion difficile telle que l'absence-d'un-avenir-possible – il semble avoir trouvé une fuite dans l'obscène. Comment notre Bepy, ennemi personnel de la trivialité, qui nous a appris à l'éviter, peut-il s'y abandonner avec une incontinence verbale abominable au moment le plus grave de sa vie ? Le fait est que l'homme le plus sain du monde n'a jamais pensé à la mort autrement que comme une hypothèse abstraite réservée

aux « autres » : et ces divagations graveleuses, que le professeur Limentani met avec un empirisme laïque et une compassion juive sur le compte du Tangesic, semblent plutôt le signe qu'un cerveau refuse de s'accepter mourant, une sorte de dégénérescence pathologique de son habituel optimisme délirant ou, si vous préférez, de la lâcheté endémique de notre Bepy : si tu ne peux pas changer une chose, efface-la. Efface, Bepy, pendant qu'il est temps. N'est-ce pas ce qui a toujours fait ta force ? Ton secret le plus inavouable ?

Voilà pourquoi, malgré les douleurs et les difficultés déclarées de son état, il continue de s'asperger les joues et les cheveux d'eau de toilette, de la même façon touchante et irréfléchie dont il persévérerait dans ses habitudes de luxe et ses achats irresponsables juste après sa débâcle financière. Comme si une partie de son corps et de son intelligence avait du mal à enregistrer cette situation insupportable ou comme si elle réclamait une illusion de normalité.

Dorénavant, Bepy ne s'occupe que de son corps, de ses troubles physiologiques, comme si celui-ci était devenu la totalité de la planète, comme s'il était constitué de vallées, de hauts plateaux, de montagnes et d'océans : Bepy susurre de temps en temps en recourant à une terminologie médicale exagérée « je dois uriner », ou « je dois déféquer », comme s'il annonçait l'arrivée d'un tremblement de terre ou d'une inondation. On dirait qu'à présent que les jours de son corps sont comptés, à présent que le fardeau de sa chair pèse davantage que l'univers, que son corps est devenu fou, qu'il

ne répond qu'à lui-même, à présent que le grand Bepy a remplacé son inimitable parfum d'eau de toilette au citron vert et de cigare toscan par ces miasmes épîcés de selles malades, il découvre tout à coup que rien d'autre n'a jamais existé que son corps, uniquement son corps.

Les dernières paroles d'Ada Sonnino ont été prononcées peu de jours avant sa mort, à l'occasion de notre promenade dominicale dans le centre : un échantillon d'incorrection digne d'un libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'autant plus excentrique si l'on considère qu'il provenait d'une octogénaire extrêmement chic qui semblait avoir caché le secret de sa beauté d'enfant et de son charme de femme mûre dans une perle solitaire qui brillait à son cou, attachée à un fil invisible d'or blanc. À cette époque, l'artériosclérose lui avait détruit le cerveau. La seule activité cérébrale accordée à la vieille femme amaigrie, autrefois la jeune fille la plus exquise de la communauté juive romaine, avec la finesse de son nez égyptien et sa chevelure aile de corbeau, était la déclinaison ininterrompue des noms des magasins, tout comme l'érotomanie qui les avait consumés toute leur vie, elle et son conjoint, s'était sublimée quarante ans plus tard en une forme verbale imprévue. Était-ce la façon dont son cerveau, bourré de souvenirs éblouissants et dramatiques, essayait d'échapper à lui-même ? La version sénile de sa stratégie continuelle de la dissimulation ? Un monument à l'Oubli de son vivant ? Allez savoir. Et pourtant ce trouble circulatoire qui l'avait conduite au radotage permettait parfois,



dans une sorte d'épiphanie métaphysique, de petites gouttes de sagesse. On ne savait jamais s'il fallait les considérer comme le fruit de la mémoire photographique de certains esprits malades qui répètent des phrases très anciennes, ou plutôt comme un retour temporaire à la raison, prélude à une rechute dans le noir.

Finalement, qui est cette femme ? Cette vieille dame qui dans la pagaille de la via Condotti s'agrippe à mon bras comme si elle n'avait rien d'autre ? Se peut-il que ce paquet d'os tremblants soit tout ce qui reste de la jeune fille ravissante qui a ruiné son mari, comme tout le monde le dit ? Celle à laquelle Bepy ne savait rien refuser ? Est-il vrai que Bepy achetait son silence ? Que Bepy était le jouet de la mégalomanie de cette dame ? A-t-elle été responsable de l'ascension et de la débâcle de Notre seigneur et maître ? La veuve noire ? Est-ce elle que nous cherchons depuis le début de cette enquête ? Elle qui mérite d'être accusée de tout ? Personne n'a oublié que peu avant le départ de son mari pour les États-Unis, en proie à une crise d'hystérie, incapable d'accepter que sa vie princière soit partie en fumée pour toujours, atterrée par l'éventualité que la funeste nouvelle parvienne à ses « amies de bridge » de la via Paisiello, glacée à l'idée qu'elles puissent en sourire comme elle avait souri mille fois des malheurs des autres, elle a refusé de rendre les fourrures tout juste achetées par son mari et pas encore payées. Mon père les lui a arrachées des mains, comme pour lui faire comprendre que les bonnes manières des riches avaient cédé la place à la violence des nouveaux indigents.

Eh bien, j'ai été impressionné quand Ada Sonnino, en me regardant avec ses yeux fous, après avoir lu à haute voix toutes les enseignes de la via del Babuino et prête à recommencer avec celle de la via Condotti m'a dit, tel un oracle :

« Daniel, si un jour ta chérie devait te trouver au lit avec une autre, dis-lui que tu dormais, que tu ne sais pas comment cette salope a atterri sur ton matelas, nie l'évidence. Les femmes ne veulent qu'entendre des mensonges... »

Je sais que ce n'est pas le commentaire le plus édifiant que l'on puisse attendre d'une grand-mère qui a un pied dans la tombe. Je sais bien qu'il y en aura pour juger un tel point de vue arriéré et dégradant pour une femme. Il n'a rien de la Journée de la femme, d'un collectif du droit des femmes ou d'un magazine féministe. C'est pourtant un cadre qui nous sert à comprendre comment le lien mystérieusement indissoluble entre Bepy et Ada a continué à se nourrir, après sa mort à Lui, de son vague sentiment de culpabilité à Elle, seule survivante : regrets et remords d'une femme devenue gâteuse, comme par exemple de n'avoir pas réussi à persuader son mari de l'absolue nécessité d'une opération de la vessie. Comment avait-elle pu permettre à ce malheureux de s'immoler sur l'autel de son insupportable machisme ? Pourquoi avait-elle laissé se dessécher ce corps viril, couvert d'une couche de peau rêche et dure comme du cuir, qui l'avait tant excitée depuis le temps lointain où ils s'étaient rencontrés et unis en pleine guerre raciale, bénis par les bombes amies des « Alliés » ?

Pour la dernière fois, non seulement Bepy avait affronté l'heure suprême sans se laisser gagner par la tristesse ou par l'aridité stupide des Problèmes Fondamentaux, mais il avait presque réussi à nous persuader que la virilité était un bien digne qu'on lui sacrifie sa vie.